

ment réservés les discours patriotiques où on prêchait la défense à outrance et la sortie en masse.

On y entendait aussi des économistes de fantaisie traiter les questions de rationnement et des ingénieurs de bonne volonté offrir à la patrie des inventions merveilleuses.

Ce n'étaient là en réalité que les bagatelles de la porte, comme aurait dit Pilevert en son langage de saltimbanque, bonnes à préparer tout doucement les niais qui venaient les écouter à servir plus tard les desseins subversifs des maîtres de la Lune.

Les séances sérieuses, celles où on proposait ouvertement les moyens de renverser l'autorité, de détruire l'infâme capital, de fusionner les vivres et d'universaliser la propriété, ne se tenaient que pour les adeptes et on n'y était admis qu'en donnant le mot de passe.

Pas n'était besoin, du reste, de changer de local, celui qu'on avait choisi se prêtait parfaitement à sa double destination.

La salle du bal avait deux entrées : une grande, donnant sur le boulevard extérieur, et une petite, sur une ruelle voisine.

On ouvrait l'une ou l'autre, selon le cas. Parfois même, après une soirée publique consacrée aux innocents bavardages de la tribune démocratique et sociale, les affiliés sortaient ostensiblement à la fin de la séance, pour entrer une heure après par la porte dérobée dans le club débarrassé des profanes.

J.-B. Frapillon était assez assidu aux séances publiques, et il ne manquait guère les séances secrètes.

Il figurait avantageusement aux premières en sa qualité de capitaine de la garde nationale, et ne dédaignait même pas d'y prendre part aux discussions stratégiques.

Mais les jours de petit comité ses fonctions de caissier lui assuraient la prépondérance dans les délibérations, car, en matière de conspiration, l'argent est plus que partout ailleurs le nerf de la guerre.

En sortant du restaurant où il avait dîné avec l'hercule, il ne savait pas au juste de quelle nature était la réunion annoncée pour le soir, mais les indiscretions de Pilevert lui donnaient lieu de croire qu'il s'agissait d'une séance intime.

Aussi, en arrivant sur le boulevard extérieur, fut-il assez surpris de voir le mouvement de la foule devant la grande entrée.

L'éclairage de la porte n'était pas brillant. Un simple lampion en faisait tous les frais, et les amateurs d'éloquence politique pissaient comme des ombres dans le long couloir qui conduisait à la salle.

Il pouvait être onze heures et la séance devait tirer à sa fin, car le dîner s'était prolongé outre mesure.

Frapillon qui, en chemin, avait eu tout le temps d'achever la conquête de l'hercule, tenait à profiter immédiatement des excellentes dispositions où il le voyait.

Non-seulement le frère de Rose de Charmière se sentait disposé à servir aveuglément l'homme qui lui avait promis de lui rendre sa carriole et sa jument ; mais, par le plus heureux des hasards, il n'était pas ivre.

Il avait assez bu pour être prêt à tout et pas assez pour compromettre le succès d'une expédition.

L'homme d'affaires se décida à entrer quand même.

Il ne voulait pas aller au chalet avant minuit, afin d'être sûr que personne ne viendrait troubler la visite qu'il se proposait d'y faire.

Il avait donc du temps devant lui, et il ne pouvait pas mieux l'employer qu'en assistant à la séance publique.

Il soupçonnait, d'ailleurs, qu'elle pourrait bien être suivie d'une conciliabule privée, et il n'était pas fâché d'assister une fois incognito aux débats qu'il avait souvent dirigés comme membre du barreau.

"Allons, mon brave Antoine, dit-il à son nouvel ami, prenons la file et dépêchons-nous pour être bien placés, car je vois qu'il y a foule."

"C'est étonnant ! grommela Pilevert, je croyais bien que ce soir ça se passerait en famille."

"Bah ! nous verrons bien ! Entrons tous-jours."

Ce colloque se passait sous la contre-allée du boulevard extérieur occupé alors par les baraques destinées au logement des mobiles de province.

Les passants étaient assez nombreux sur cette voie étroite pour que les deux causeurs n'eussent pas remarqué la présence du gamin qui les avait suivis de la rue Montorgueil aux Halles et des Halles à la porte du club.

Cet enfant obstiné se mêla sans être aperçu à la foule des allants et venants, et entra dans la salle à la suite de Frapillon et de son satellite. L'assistance était nombreuse et offrait un spectacle des plus curieux.

Les uniformes de la garde nationale y étaient en majorité, mais les femmes n'y manquaient pas et quelques-unes même devaient avoir l'habitude d'y passer la soirée, car elles y avaient apporté leur ouvrage comme les tricoteuses de 1793 au club des Jacobins.

Les deux nouveaux venus se glissèrent, sans peine, aux derniers rangs de ce qu'on aurait pu appeler le parterre, car le local possédait des galeries supérieures qui lui donnaient assez l'aspect d'une salle de spectacle.

La scène était remplacée par l'estrade où siégeait le bureau, et la table destinée à subir les coups de poing des orateurs nerveux occupait à peu près la place du trou du souffleur.

La réunion, ce soir-là, était présidée par Taupier dont la grotesque personne disparaissait

presque entre les deux énormes miliciens qui lui servaient d'asseurs.

L'hercule, en apercevant le bossu, pour lequel il professait une médiocre tendresse, se permit des grognements improbateurs que le prudent Frapillon s'empressa de réprimer pour éviter d'attirer l'attention de ses voisins.

Mais sa mauvaise humeur le reprit de plus belle en voyant s'avancer sur l'estrade un corps dégingandé qui appartenait à son ancien paillasson Alcindor.

"Mille trompettes ! dit-il entre ses dents, je n'ai pas de chance d'arriver juste pour entendre les bêtises de cet animal-là."

Le public, du reste, ne paraissait pas être de son avis, car un murmure flatteur accueillit l'apparition du nouvel orateur.

"Tu sais, dit une commère à sa voisine, c'est le grand sec qui explique si bien qu'il faut partager l'argent des aristos."

"Ah ! oui, celui qui parle comme un livre, répondit l'autre mégère ; il a raison, mais il fait trop de phrases et ça m'embête."

"C'est égal ; si on faisait ce qu'il dit, il paraît que nous aurions chacun six mille livres de rente."

"Sans rien faire !
—Rien du tout. C'est les riches qui travailleraient."

"Croyez ça et buvez du cassis, la vieille, cria une voix glapissante qui s'éleva tout à coup entre les jambes des spectateurs."

"A la porte le moucheron !" hurla le public. Mais les rangs étaient si serrés que l'irrévérencieux gamin échappait à toute répression.

Du reste, le bossu agita solennellement sa sonnette, et réussit à obtenir le silence.

"La parole est au citoyen Alcindor Panaris," prononça gravement Taupier, qui se complaisait visiblement dans l'exercice de ses fonctions.

L'ex-paillasson se balançait d'une jambe sur l'autre et passait la main sur ses cheveux plats comme un invité qui se prépare à faire son entrée dans un bal.

En entendant son nom sortir de la bouche du président, il s'avança, avec toute la grâce dont il était susceptible, salua légèrement l'assemblée, s'appuya d'une main sur la table et dit avec une inflexion de voix des plus caressantes :
"Citoyens !"

Mais il avait à peine lancé ce mot sacramental, qu'un bruit confus s'éleva dans le fond de la salle.

La foule ondulait sous l'effort d'un individu qui jouait des coudes pour fendre ses flots pressés, et des exclamations s'élevaient de toutes parts.

"Faites donc attention !
—Vous me marchez sur les pieds, citoyen !
—Ne poussez donc pas !
—Qu'est-ce qu'il veut, celui-là !"

L'individu qui soulevait tout ce tumulte semblait s'inspirer fort peu des clameurs qu'il soulevait et des objurgations qu'il recueillait sur son passage.

Il réussit à force de poussées et même de coups de poing, à sortir des groupes serrés qui obstruaient l'entrée, et à gagner les rangs moins pressés des auditeurs assis.

Frapillon, qui regardait cette entrée imprévue avec une certaine curiosité, vit l'inconnu grimper audacieusement les marches de l'estrade et se pencher à l'oreille du président, qui paraissait l'écouter avec une certaine déférence.

Alcindor attendait tranquillement la fin de l'entretien, et, debout devant sa table oratoire, il promenait sur le public un regard satisfait.

L'assemblée paraissait agitée par un mouvement de curiosité et attendait évidemment une explication, que le président Taupier lui donna bientôt en ces termes :

"Citoyens, dit-il en se levant, le citoyen garde national demande à vous faire une communication intéressante."

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

LE COMTE DE CHAMBORD

Je me disais, ces jours derniers, en contemplant comme un philosophe le spectacle dramatique et mystérieux des choses : Quelle succession étrange d'événements, de dates et d'anniversaires ! Le 12 juillet voit passer à Londres les funérailles d'une dynastie avec le cercueil d'un enfant ; le 13 rappelle la triste catastrophe qui, en brisant le duc d'Orléans sur le pavé de la Révolte, frappait au cœur la monarchie de juillet ; le 14 évoque le premier souvenir des ruines sanglantes et des sombres journées de la Révolution ; et le 15, arrivant comme une espérance après tous ces deuils, semble apporter avec lui la promesse de toutes les réparations et le gage des prospérités de l'avenir !

Ne dirait-on pas que la Providence, en accumulant ainsi dans une même semaine la rencontre singulière de tant d'incidents caractéristiques, ait voulu donner aux fragiles calculs de la politique humaine une leçon saisissante, en la rappelant, par le souvenir de tous ces coups de foudre, aux conditions trop oubliées de la sécurité, de la durée et de la grandeur ?

M. le comte de Chambord disait naïvement, avec une noble simplicité, à un Français de passage à Frohsdorf : "Je ne suis qu'un en-cas de la Providence."— Cet en-cas, gadé si dignement dans le silence et les méditations de l'exil, doit-il être utilisé bientôt ; et le mot du spirituel comte de Mérode, en 1873 : "La monarchie, qui aurait pu revenir en train express, n'arrivera qu'un peu plus tard par le train omnibus," ce mot pittoresque est-il une prophétie dont l'échéance approche ?

Toutes ces questions s'agitaient depuis quelques jours dans ma pensée, en face du mouvement d'opinion dont les messes de la Saint-Henri et les banquets royalistes ne sont que l'expression partielle et voilée ; et, en y arrêtant mon esprit, je ne pouvais me défendre d'un autre et curieux rapprochement.

Le 9 janvier 1873, celui qui avait été Napoléon III disparaissait brusquement du monde, à la veille même, dit-on, d'une tentative désespérée pour ressaisir sa couronne perdue ; et aussitôt, un courant monarchique se dessinait dans le pays ; non pas, il est vrai, un de ces courants enthousiastes qui font traînée de poudre, comme nous en avons trop vu dans notre histoire, et dont on regrette le lendemain les entraînements aveugles ; mais un de ces mouvements sérieux, raisonnés, qui inclinent avec réflexion un peuple, éclairé par les événements, vers la meilleure sauvegarde de ses intérêts compromis.—Et c'est de ce mouvement heureux que sortait la noble démarche du 5 août, refaisant l'union loyale et forte de tous les princes de la Maison de France.

Le 20 juin 1879, on apprend que le bonapartisme vient d'être mortellement frappé dans le jeune prince que tous les journaux anglais s'accordent à nommer le "dernier des Napoléons," et, dès le lendemain, au milieu du désarroi d'un parti foudroyé, nous assistons à un mouvement d'opinion tout semblable à celui de 1873. Les esprits se réveillent, les yeux se retournent vers la Monarchie, et cette antique race royale, qu'on avait l'air d'oublier un peu la veille, réapparaît tout à coup comme un abri sûr contre les hasards et les dangers de la République.

**

On connaît le prince qui est le chef respecté de cette incomparable race. Son portrait a été fait cent fois, et je ne viens pas en tracer une esquisse nouvelle. Je voudrais seulement, à l'heure fatidique où la pensée se reporte instinctivement vers lui, apporter ici quelques rapides souvenirs et quelques-unes de ces impressions personnelles qui ont au moins la valeur d'un loyal témoignage.

Je n'oublierai jamais l'émotion profonde que me saisit le jour où j'entrai dans le salon du château de Frohsdorf, si simple, mais si imposant par l'ensemble moral qui en fait la grandeur. La pièce est vaste et d'aspect sévère. Dès le seuil, les toiles magistrales qui ornent les panneaux frappent invinciblement les regards. Ce sont d'admirables portraits, alignés gravement et répandant autour d'eux je ne sais quelle majesté mystérieuse. A la différence de ce qui se rencontre dans tant de châteaux modernes, ce ne sont pas là des portraits de hasard et des aïeux achetés à la salle Drouot : c'est l'histoire de France qui se dresse, grandiose et immortelle ; c'est elle qui vit et qui parle, avec Saint-Louis, avec Henri IV, avec Louis XIV, avec Marie-Antoinette et Louis XVI, dans ces cadres muets et éloquents.

C'est autre chose que la fameuse galerie des portraits d'Hernani, et l'on comprend que le cœur batte devant un pareil spectacle, dans un tel lieu.

Je restai un instant pensif et troublé, m'appuyant au dossier d'un de ces grands fauteuils écussonnés aux armes de France qui semblent des trônes vides, et j'attendis.

Deux minutes après, j'étais introduit, en traversant une salle de billard, dans le cabinet du prince. M. le comte de Chambord, avec une grâce toute royale, fit quelques pas au devant de moi en me tendant affectueusement la main, puis m'offrit un siège près de lui.

Tout en causant, mes yeux interrogeaient çà et là les détails de ce cabinet, où se concentrent chaque matin les nombreuses lettres venues de tous les points de la France, et où se retrempe sans relâche, dans ces témoignages et ces fidèles souvenirs qui sont comme un souffle de l'air natal, l'âme de celui qui n'a pas cessé d'être, à tous les points de vue, le premier des Français.

Au milieu de la pièce est un vaste bureau, orné de vieux cuivres, et tout chargé de livres et de papiers. Quelques portraits intimes et divers objets d'art y égalaient les yeux et la pensée. Sur une table Louis XV, près d'une fenêtre, je remarque deux aquarelles, peintes par Mme la comtesse de Chambord, et à côté, sur un cheval, une autre grande aquarelle, ébauchée par le prince lui-même, qui manie le crayon et le pinceau avec un vrai talent.

En face du comte, et sous l'image du divin Consolateur, se trouve un prie-Dieu d'ancien style, dans lequel sont enfermées les reliques royales les plus précieuses : des souvenirs de Marie-Antoinette, de Louis XVI, et notamment les derniers vêtements que portait le roi-martyr en allant à l'échafaud, le 21 janvier.

Le fauteuil sur lequel s'assoit M. le comte de Chambord est assez curieux. Entièrement formé de bois de cerf, il constitue le plus original des trophées de chasse.

Je causai près d'une heure avec l'héritier de nos rois, qui écoute admirablement tout ce qu'on peut avoir à lui dire, et qui parle ensuite avec une chaleur pénétrante et une séduction auxquelles les plus cuirassés ne résistent pas longtemps. Il a la voix sonore et retentissante, avec des éclats de belle humeur et de franc rire comme devait en avoir le Béarnais, dont il rappelle, d'ailleurs, la verve intarissable et l'esprit gaulois. Personne n'a plus de traits et de saillies dans la conversation ; personne n'assaisonne mieux les anecdotes, et j'ai vu, depuis, bien des visiteurs étonnés et éblouis de ces entretiens où ils croyaient trouver un prince terne et morose, et qui leur avaient révélé, au contraire, le plus brillant et le plus parisien des causeurs.

J'ajoute que cette verve et cette belle humeur, pleines d'abandon et de simplicité affable, gardent toujours une dignité naturelle et inexprimable, qui fait sentir la distance sans la marquer. Il parle de la France avec passion et s'indigne à la seule pensée qu'il puisse être résigné à ne pas la revoir.

En me quittant il me dit ce mot plein d'une noble et délicate fierté : "Il y a des choses qui sont faciles et ne coûtent pas quand on est sur le trône, avec une armée de 600,000 hommes derrière soi ; tandis que ces mêmes choses ne peuvent ni se dire ni se faire aussi aisément et aussi dignement dans une situation différente."

Parole profonde, qu'il faut savoir comprendre, et derrière laquelle, ce me semble, il est permis d'entrevoir la solution de bien des malentendus.

Ce n'est pas hier que cette parole, où l'on sent une âme fière et jalouse de l'honneur, m'a été adressée, mais je sais qu'elle n'a pas cessé de traduire les vrais sentiments du prince, qui disait tout récemment à un autre visiteur : "Aucune des questions qui intéressent la dignité et l'avenir de la France ne sera tranchée que par l'accord de la nation et du roi."

Aucune des questions... N'est-ce pas clair, et, à travers une déclaration précise, n'aperçoit-on pas toutes les possibilités de l'accord nécessaire ?

**

J'ai reçu, ces jours derniers, plusieurs lettres sympathiques de lecteurs du *Fragor*, me disant : "La Monarchie ! Soit ! Nous ne demandons pas mieux ; mais laquelle ?"

La réponse est bien facile, et je vais la faire très-claire et très-nette. Mais, avant de la formuler, n'est-ce pas nous, conseillers, qui sommes en droit de dire à ceux qui nous objectent la République : laquelle ? Celle de M. Thiers ou celle de M. Gambetta ? Celle du Directoire ou celle de la Commune ? Celle qui a fait la loi de 1850 ou celle qui la détruit ?